

Hector Yankelevich

À la mémoire de Moustapha Safouan

Parce que c'était lui¹...

La première fois que nous nous sommes vus personnellement avec Safouan (en dehors de son Séminaire à l'École Freudienne – j'avais fréquenté aussi bien l'un que l'autre pendant les années 1975/1979 –), ce fut grâce à l'entremise de Silvia Fendryk, cousine très lointaine, qui, venant d'Argentine, le voyait déjà régulièrement lors de ses voyages.

Avant cette première rencontre, une idée était très claire en moi, tirée des livres que j'avais déjà lus, de ce que j'avais déjà entendu à son séminaire, et que Silvia Fendryk m'avait résumé ainsi avant ce rendez-vous : « Les jeunes analystes ne trouvent pas les formules de passage entre Freud et Lacan. »

Dans son salon il nous a invités à nous asseoir par terre, sur des coussins, et une conversation hilare éclata je ne sais trop comment, mais c'est lui qui avait commencé par faire des jeux de mots d'un ton autant nonchalant que quelque peu hardi.

Lors du dîner dans un bistrot il me provoqua de front, lançant à la cantonade des propos sur « des Argentins qui ne connaissaient pas l'histoire du Théâtre Colón », ce qui m'a obligé à riposter séance tenante et malgré moi, en assenant à l'auditoire un bon quart d'heure au moins, sinon davantage, des détails sur tous les grands musiciens européens, solistes et chefs d'orchestre qui avaient fait le voyage depuis 1840, en passant par la Seconde Guerre mondiale pour s'y réfugier, jusqu'à nos jours. Car depuis quelques années le voyage se faisait désormais d'Ouest en Est, ce qui n'avait pas besoin d'être dit.

Après, et sans crier gare ! il nous a parlé longuement, jusqu'à très tard dans la nuit de la fin de l'École Freudienne de Paris, et des menus détails de sa crise et de ce qui s'en était suivi lors de ces années tumultueuses pour bon nombre d'analystes, qui allaient s'égarer pour quelques-uns d'entre eux des années encore et devoir choisir la solitude institutionnelle, encore que

¹ Mais pas forcément parce que c'était moi.

pour certains, ils étaient des institutions, ou des Écoles en eux-mêmes. Il était en deuil, et le faisait savoir.

L'année d'après, peu ou prou, il avait des billets pour aller entendre le baryton Thomas Hampson et, ne pouvant s'y rendre il nous les a offerts. Après qu'il a accepté de venir dîner à la maison j'ai commencé à lui téléphoner plus ou moins régulièrement afin de manger ensemble, le plus souvent le soir près de chez lui.

Ces dîners se sont étalés plusieurs fois par an pratiquement depuis 1982 jusqu'à 2008, année où je suis reparti en Argentine. Mais ils ont repris une fois par an lorsqu'au printemps je retournais invariablement à Paris, et là c'étaient plutôt des déjeuners qui nous réunissaient.

Pratiquement jamais il n'abordait de lui-même un sujet théorique de psychanalyse sauf dans la dernière période de nos rencontres, mais il abordait volontiers la situation politique européenne ou celle du tiers-monde. Plus tard il abordera volontiers sa double relation avec Lacan. Sa dette immense envers le théoricien et le contrôleur, dont l'œuvre fera la source et l'aiguillon de la sienne, sa colère non dissimulée avec la façon dont il avait guidé l'École jusqu'à sa fin.

Comme élève il avait construit sa propre transmission de l'enseignement de Lacan, depuis son angle et avec la coupure qu'il avait opérée dessus, ne voulant rien en savoir à partir de l'introduction de la logique des ensembles et la topologie. Fin connaisseur de la logique mathématique depuis Russell jusqu'à Quine, il ne consentait guère à abandonner comme support la linguistique de Saussure et à tenir compte des critiques profondes que Lacan avait glissées sur les bases empiristes de cette logique, tout en la proclamant « science du réel ». Il m'avait dit, cependant, ne plus rien attendre ni espérer des derniers développements des logiciens américains.

Il lisait lui-même beaucoup plus en anglais qu'en français, voyageait de temps en temps seul à Londres voir des expositions de peinture dans la journée, comme si le contact avec le *Times Literary Supplement*, la politique anglaise, ses amis parlant anglais étaient beaucoup plus enracinés dans sa jeunesse, malgré l'âge encore jeune qu'il avait lorsqu'il arriva à Paris pour la première fois. Plus tard, à l'occasion d'un échange sur l'écrivain et musicologue américain Edward Saïd, lorsqu'il m'a raconté avoir fait l'American College à Alexandrie j'ai compris que la langue anglaise, dans l'usage de laquelle il n'y avait guère d'accent méditerranéen, ce n'était pas

seulement une question de connaissance de la langue. Cela s'entendait à la façon dont il citait volontiers le « *Love's Labour's Lost* ».

Néanmoins, ce qui emplissait vraiment nos conversations, les vrais sujets qu'on abordait c'étaient des échanges sur tel ou tel chef d'orchestre, tel ou tel peintre contemporain, et de façon bien plus brève et distanciée, tel ou tel de nos collègues.

Il m'indiquait des pièces de théâtre à ne pas rater, des metteurs en scène d'opéra qu'il admirait et sur lesquels on échangeait avec plaisir. Mais ce genre d'échanges n'eut lieu qu'une fois finie, je ne m'en suis rendu compte qu'après, la courte période où il m'avait taquiné l'air de rien sur les rencontres musicales ou picturales que je venais de faire, en ajoutant d'une voix blanche que ça n'était que du trop connu... Ce ne fut fini que lorsqu'une fois, le raccompagnant chez lui, je lui ai raconté que je cherchais chez les libraires du quartier un opuscule épuisé d'Alexandre Koyré sur les idées esthétiques de Galilée, qui, en privilégiant la bonne forme circulaire, avaient agi comme une résistance ou un obstacle, l'empêchant même de concevoir que les orbites planétaires autour du soleil n'étaient pas circulaires mais elliptiques à double foyer. Empêchement qui n'était pas d'ordre mathématique, comme Kepler l'avait bien montré...

Mais il ne refusait pas de répondre si je lui posais des questions cruciales, comme ce fut le cas en prenant le petit déjeuner chez Pond's face au Luxembourg un samedi matin vers la fin des années quatre-vingt-dix. En parlant tout d'abord d'éditeurs de psychanalyse la conversation a glissé vers la fin de l'analyse et il m'a affirmé qu'en cinquante ans de pratique il n'avait trouvé, parmi ses analysants, que deux fins dont il pouvait être certain, sans que cela n'obère la qualité du travail fait par beaucoup d'autres. En me disant cela, il séparait la question de la fin de l'analyse de la question de la passe : comment advient le désir de devenir analyste lors d'une cure dont ce n'est pas le propos ? Et son corollaire : le pari a-t-il été tenu, et si oui, comment ?

Bien que nous ayons passé des soirées à bavarder sur *La philosophie silencieuse* de Jean-Toussaint Desanti et sur l'œuvre de Jules Vuillemin – et là c'est lui qui m'interrogeait, bien qu'il les ait connus depuis longtemps –, lors d'un ou deux déjeuners lorsque j'étais retourné d'Argentine il m'a posé des questions sur mes souvenirs des dernières assemblées de l'École Freudienne, mais il m'a montré que ses propres souvenirs et ses idées là-dessus étaient on ne peut plus clairs et, surtout, arrêtés. Je ne m'en rendrai compte que par la suite, en lisant son bouquin *La psychanalyse, science, thérapie – et cause*.

Je lui avais parlé de ma mère et des avatars de son nom de famille et il m'a confirmé mes recherches sur la signification de son nom en persan. Il m'a demandé de le ramener en voiture chez sa fille – chemin faisant vers chez moi – et en avait profité pour me raconter certaines choses sur elle. De même qu'il n'avait pas hésité à raconter certaines anecdotes sur ses fils lors d'un dîner où il y avait quelques-uns de ses analysants à lui. L'énonciation était claire : nous sommes en ville et prenons du bon temps ensemble.

Grâce à son idée de trouver les formules de passage entre Freud et Lacan, il m'avait permis de raffermir ma propre idée ; cependant, une fois cela fait, j'avais pu aussi rendre à chacun ce qui lui appartenait et travailler le Lacan logicien jusqu'à la fin, sans le couper en tranches épistémologiques.

Un souvenir, précieux entre tous, me vient du tréfonds de ma mémoire. Lors de notre première rencontre, il y a presque quarante ans, à la fin de notre premier dîner, et en s'adressant seulement à moi, il m'a avoué aimer à la folie, entre toutes les chanteuses classiques, Irmgard Seefried. Devant mon regard qui le questionnait en silence il m'a répondu : « Parce qu'elle a une fêlure... » Une autre question muette de mon regard l'a amené à me dire avec un geste : « Non pas ici – signalant sa tempe – mais ici, signalant son cœur. »

Lors d'une de nos dernières rencontres je lui ai offert un double CD de cette soprano exceptionnelle à tous égards, chantant Mozart. Il l'a pris et m'a seulement dit : « Je vais l'entendre à Strasbourg, où je me rends cette semaine, un endroit propice pour le faire. »

Il me reste non seulement son œuvre écrite mais aussi son souvenir, comme celui d'un homme d'une qualité et d'une trempe exceptionnelles. D'une intelligence fine et puissante accompagnée d'une présence rare par son humour et par la puissance de sa discrétion.